Mathieu Lindon

Chez qui habitons-nous ?

Roman

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Chez qui habitons-nous ?

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

LE LIVRE DE JIM COURAGE, 1986
PRINCE ET LÉONARDOURS, 1987
L'HOMME QUI VOMIT, 1988
LE CŒUR DE TO, 1994
CHAMPION DU MONDE, 1994
MERCI, 1996
LES APEURÉS, 1998
LE PROCÈS DE JEAN-MARIE LE PEN, 1998

aux éditions de Minuit

NOS PLAISIRS, Pierre-Sébastien Heudaux, 1983
JE T'AIME, *Récits critiques*, 1993

Extrait de la publication

Mathieu Lindon

Chez qui habitons-nous ?

Roman

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

© P.O.L éditeur, 2000
ISBN : 2-86744-747-X

Extrait de la publication

1

Une hostilité fraternelle.

Hugues considérait tout le monde comme son frère à en juger par l'intimité agressive qu'il instaurait avec chacun, la fraternité comme justification de familiarité et franchise jumelées, privauté et rudesse.

– Et vous, chez qui habitez-vous ? Vous êtes tous des nomades, des sans-abri.

On avait discuté des Touaregs parce qu'il venait de passer trois jours en Mauritanie et parlait de ses habitants comme s'il les connaissait depuis toujours, maintenant on discutait misère, SDF, tous ces exclus que sécrète notre société, il y avait une soirée thématique sur Arte avec un film coproduit par Jean-Paul, son premier à passer à 20 h 30, et Hugues, naturellement, faisait remarquer sa propre originalité.

Extrait de la publication

– Ces nomades à dromadaire qui traînent leur civilisation après soi, ils sont le fantasme des Occidentaux – comme une vie si différente doit être plaisante. Et quand on les découvre chez soi, dans son propre pays, mon dieu quel malheur. Sans domicile fixe, sans domicile tout simplement, vos pauvres ne sont pas des nomades mais des malheureux. Vous leur parlez, quelquefois, ou juste vous leur donnez dix francs – ou vous refusez ?

Carole, agacée : – On n'a pas une stratégie générale. Pour nous, ce sont des êtres humains, et nous en sommes aussi, alors ça dépend des jours, ça dépend de chacun d'eux et de chacun de nous.

– Tu parles au nom de qui, « nous » ? C'est parce qu'on est chez toi ?

On était bien chez elle, un chaud appartement bourgeois.

– Vous leur parlez souvent ? Vous les serrez dans vos bras pour les réconforter ? On n'ose pas, hein ? caresser un homme pour nouer relation comme on fait avec un chien aux pauvres yeux malheureux. Comme tout est organisé pour que vous puissiez le moins possible vous entraider, vous les êtres humains.

– Te voilà bien philosophe, a dit Jean-Paul. Et toi, tu es un être inhumain ?

Il avait cette caractéristique de s'exclure de tout groupe constitué, sans même y penser, comme on s'y inclut habituellement.

Extrait de la publication

Carole : – Pourquoi faut-il toujours que tu parles de toi ? Tu n'es pas le SDF type, tu as de l'argent sans travailler, une copine, un gosse, un appartement, tout va bien. Tu es un fameux nomade qui dort chaque soir dans le même lit.

Hugues : – J'ai un cerveau, aussi. Souvent je suis loin. Mais pareil pour vous, il n'y a pas que moi à manquer de simplicité. C'est votre boulot qui vous rend paresseux pour que vous ne pensiez à rien ? Si ça vous plaît tellement, un domicile fixe, allez en prison, c'est le plus fixe de tous. Ou mourez, sédentarisés à jamais.

Carole : – Tu n'es pas intelligent, tu es indécent. Tu n'es même pas prétentieux mais bête.

– Ça ne vous a jamais étonnés, tous ces riches si attachés à leur argent, qu'ils ne s'intéressent pas à la productivité de leur appartement ? Ils parient que le prix du mètre carré va augmenter, bon investissement, mais ils ne pensent pas à tâcher d'y passer le plus de temps possible. Ils sont avides de dollars mais toujours prêts à quitter leur chez-soi sans aucun souci de rentabilité. Ils devraient y passer leur vie, dans leur logique, économiser le bureau, non ?

– Qu'est-ce que tu veux dire ? a demandé Jean-Paul.

On est immanquablement tentés d'écouter Hugues, il pense des choses tellement différentes.

Comme observateur, il regorge de charme, c'est comme théoricien qu'il lasse.

– Réfléchis.

On était plus ou moins obligés de lui faire crédit, il avait un tel don pour appuyer où ça fait mal qu'on n'était jamais sûrs si c'était malveillance ou rigueur.

– Les gens ne savent pas ce que c'est qu'avoir un chez-soi, ils n'en profitent pas. Il n'y a que vos SDF pour vraiment le savoir, par défaut. Ils en mériteraient un, de *Home, sweet home*. Vous habitez chez vous, vous ? C'est ça que vous appelez « habiter » ? C'est ça que vous appelez « chez vous » ?

Rendre son ton est difficile. Il s'instituait pédagogue, il nous mettait en face de notre ignorance et nous acceptions implicitement de lui reconnaître une compétence, celle en tout cas de savoir mener ainsi ce type de conversation. Il fallait toujours qu'on se pose ses questions.

– Vous en parlez bien à votre aise, des exclus, comme si ce n'était pas vous qui les excluiez.

Il y a du vrai là-dedans, comme la faim dans le monde, tous ces enfants et ces adultes qui meurent : on ne pourra pas dire qu'on ne savait pas si un jour les héritiers de ces pauvres deviennent maîtres du monde et nous demandent des comptes, à nous les Occidentaux. Comme les SDF qu'on laisse mourir de froid l'hiver, qu'on laisse SDF l'été, ce n'est pas

Extrait de la publication

souvent qu'on leur propose de passer la nuit chez soi. Pourquoi ce F, en effet ? Ils manquent de domicile plus que de fixité, peuvent dormir chaque nuit sur le même banc, le même trottoir, si ça leur chante.

À la fois on était tristes pour eux, on passait une soirée entre amis et, parce qu'il y avait un documentaire coproduit par Jean-Paul sur eux à la télévision, on ne faisait rien de mal qu'évoquer leur sort sans rien entreprendre pour le changer, on commentait l'émission, on versait sur eux notre quota de larmes de bons humanistes si on veut mais beaucoup de gens n'allaient même pas jusque-là. Et Hugues, statue autoproclamée du commandeur, comme si la question aurait été réglée si seulement on écoutait mieux ses oracles.

Il sabotait perpétuellement sa posture morale en laissant échapper des phrases indéniablement déplaisantes, on en profitait pour le quitter avec meilleure conscience mais à la rencontre suivante, si on ne se séparait pas fâchés, il repartait à zéro, se sentant si apte à résoudre n'importe quel problème que c'était un peu contagieux, on se croyait de nouveau contraints de lui faire confiance jusqu'à ce qu'il la gâte encore. Nous donner mauvaise conscience lui en fournissait une bonne, dévoiement psychologique du principe des vases communicants.

– Au demeurant, dit-il ce même soir chez Carole, ils sont trop cons, les SDF, ou ça leur plaît. Parce que moi, dans leur situation, je n'y resterais pas longtemps si je n'y trouvais pas mon compte.

On se récriait d'autant plus qu'il semblait la dernière personne à pouvoir faire la leçon à qui que ce soit, si on regardait objectivement. Mais c'était une vocation. Il se sentait professeur de vie, n'imaginait personne d'assez instruit pour se trouver à l'abri de ses conseils. La vie de qui que ce soit, s'il l'avait vécue lui, aurait été meilleure. En attendant, personne ne souhaitait la sienne. Mais on ne sait jamais rien de l'existence des autres.

– Ils n'ont pas de maison mais ils ont quelque chose de plus respectable que vous. Leur couverture ou leur carton, au moins ce sont les leurs, ce sont eux qui les aménagent, qui les placent où ils veulent, comme ils veulent. Ils choisissent leur installation même s'ils la préféreraient moins sommaire. Tandis que vous dites « Mon appartement » mais en quoi est-ce le vôtre ? Parce que vous avez donné de l'argent pour entrer dedans ? Et *Madame Bovary*, c'est votre livre, aussi, parce que vous l'avez acheté, ciao Flaubert ? Vous n'êtes pas architectes, vous n'êtes pas décorateurs, un chèque, deux-trois objets, ou dix-vingt, de la moquette, du papier peint, et par un coup de baguette magique c'est chez vous. Prêts à déménager si le loyer augmente trop, d'ailleurs, ou

Extrait de la publication

à la première opération immobilière, satisfaits de l'expropriation si on vous dédommage.

Lui non plus n'était pas architecte ni décorateur et aucun de nous n'aurait aimé habiter son appartement désordonné dans un immeuble puant. Mais on sentait qu'on aurait pu vivre tout autrement.

Carole : – À t'entendre, on croirait que tu es urbaniste, que tu as aménagé la planète entière.

– Vous me reprochez de ne parler que de moi mais, dès que je vous parle de vous, c'est vous qui me parlez de moi. Moi, je vous reproche de ne pas parler de vous. Vous répondez quoi ?

Jean-Paul : – On ne te répond rien.

– Bien sûr. Qu'est-ce que tu y connais, en appartements ? Il suffit que Carole te demande de faire tes bagages, un jour, et il faudra que tu ailles en chercher un autre. Ça ne te plaît pas, qu'elle me réponde, tu as peur que si on parle trop, elle et moi, elle me propose d'emménager ici et adieu Berthe, adieu Jean-Paul. Pas mal, l'appart, mais il faudrait détruire quelques cloisons, la salle de bains serait bien mieux à l'autre bout, je suis sûr que personne n'a changé la disposition des pièces depuis que tes parents l'ont acheté.

Carole : – Mais pour qui tu te prends ?

– Je m'y connais mieux en architecture que bien des architectes, il n'y a pas de diplômes pour les artistes.

Extrait de la publication

Il était illustrateur mais travaillait de moins en moins car il trouvait à chaque fois quelque chose à reprendre dans les textes qu'on lui proposait. Il les corrigeait sans vergogne, s'estimant généreux de ne pas faire payer en supplément ce travail littéraire qu'il s'estimait seul capable d'accomplir correctement, mais il retirait ses illustrations, menaçant de procès pour atteinte à son droit moral, si on rétablissait le texte original de Stendhal ou de Modiano. De sorte que les éditeurs, tout en reconnaissant son talent, estimaient plus simple de ne pas avoir affaire à lui. Il ne gagnait plus un sou. Nos parents à tous deux, avec qui il était durablement brouillé pour des raisons variables, pourvoyaient cependant à sa subsistance et celle de sa compagne et de mon neveu.

Jean-Paul : – Tu crois vraiment qu'ils choisissent de dormir dans le réduit à poubelle et d'y mourir de froid ?

Parce que c'était ce qu'on voyait sur l'écran. Une dame, ravalant son indignation, tentait de raconter sobrement la mort d'un homme, tout pareil à nous sinon que lui n'avait pas eu de domicile fixe au moment opportun, qu'on l'avait laissé crever à côté de nos ordures une nuit d'hiver.

Hugues : – Ç'aurait pu être l'immeuble de n'importe lequel d'entre vous. On ne chasse les gens cachés là, quand on descend la poubelle, que si on les prend pour des voleurs, s'ils font peur. Mais libre

à eux d'y rester, non ? si juste ces braves gens trouvent l'endroit confortable.

On était frappés dans ses paroles par une cruauté qu'on aurait aimé trouver pire que celle de l'indifférence assassine qu'elles dénonçaient. On savait que chaque hiver des gens mourraient de froid mais on se sentait disculpés d'ignorer à l'avance lesquels précisément, bien sûr sinon qu'on les aurait sauvés. La souffrance sans fin de ceux qui restaient vivants était moins spectaculaire. La dame à la télévision racontait des choses effroyables et notre solidarité consistait à ne pas zapper, notre générosité. On aurait pu envoyer un chèque et filer sur une autre chaîne mais on restait sur Arte et sa soirée spéciale pauvres, chacun de nous pourrait en outre envoyer un chèque le lendemain s'il souhaitait faire plus.

– Moi, je crois que si je dormais dans la rue, je n'y dormirais pas longtemps. Je saurais faire en sorte que les gens m'hébergent, m'offrent de l'argent, un travail. Je suis insomniaque, en plus, quelquefois, il y a des nuits que je passe à marcher. Ce serait plus commode s'il n'y avait pas les murs de mon appartement pour me freiner. Sinon, il suffit de dormir la journée dans le métro et traîner toute la nuit, une vie de fêtard.

Ce n'était pas l'image que les SDF interviewés, filmés, donnaient sur l'écran.

– Ils ne savent pas se débrouiller.

– Toi, tu es expert ? dit Jean-Paul.

– Le fait est que je suis le seul ici à vivre sans travailler.

Jean-Paul : – Mais parce que tes parents t'entretiennent, quel rapport avec les SDF ?

Carole : – Mais tu ne demanderais pas mieux que de travailler. Rappelle-toi quand tu croulais sous les commandes, les *Fables* de La Fontaine, *Les Travailleurs de la mer*, *Moby Dick*.

– Je suis plus libre, maintenant.

Carole : – Pour quoi faire ?

– Quel confort, la télévision, elle vous apporte la misère en direct dans le salon. On n'a même plus à se déplacer, c'est un musée à domicile. Parce que, des pauvres, bien sûr que vous ne cessez pas d'en croiser dans la rue, mais juste les croiser. Passer toute la soirée avec, heureusement qu'il y a la télé, c'est inodore. Parce qu'on ne se lave pas quand on n'a pas de quoi, ça pue. L'autre jour, j'ai parlé avec un SDF qui faisait la manche rue de Ménilmontant, on s'est pas mal entendus, il a pris de l'assurance, à la fin il m'a demandé « Cent francs, monseigneur ». D'abord, j'ai sorti le billet, mais il m'a serré dans ses bras pour me remercier, avec toutes ces bestioles sur son immonde ruine de manteau. Je me suis libéré en récupérant mon argent et lui expliquant : « Si tu m'appelles "monseigneur", ne me flanque pas tes

puces. Ce n'est pas comme ça qu'on traite avec l'aristocratie. » Il a très bien compris. Personne ne lui donnera jamais rien si on n'a que des saloperies à y gagner.

Il y avait un peu d'humour dans cette émission d'Arte mais il était le fait exclusif des SDF eux-mêmes, personne de bien intégré n'osait s'amuser du sujet. Hugues s'y risquait parce qu'il n'était bien intégré que financièrement, assez SDF pour le reste. Ça ne passait quand même pas, on avait régulièrement le soupçon qu'il parlait sérieusement.

– Regardez, dit-il comme si le spectacle, pour lui, était plus dans le salon que sur l'écran. Même Carole et Jean-Paul, toujours si démonstratifs, ne s'embrassent pas. Pas une caresse depuis le début de l'émission. C'est la pudeur moderne : plus personne n'est amoureux face à la pauvreté.

– Pourquoi dire les choses ? ai-je demandé.

J'avais peur aussi que ça tourne mal. Hugues, parfois, agaçait au-delà de l'admissible.

– Alors, qu'ils éteignent la télé, dit-il en dévisageant Carole et Jean-Paul qui s'étaient rapprochés après sa précédente intervention, qui maintenant se tenaient la main.

– Ça m'intéresse, ont-ils dit simultanément tandis que leurs mains reprenaient leur autonomie, comme si leurs mots semblables étaient passés par leurs doigts.

Extrait de la publication

– C'est la première fois que vous regardez la télé ? a demandé Dimitri. On ne gagne pas non plus la guerre en regardant une émission sur la guerre, la télévision n'est pas faite exclusivement pour régler des problèmes.

– Ah, vous regardez seulement pour vous amuser ? Eh bien, plus on est de fous. Amusons-nous tous ensemble.

Il s'installa sur le canapé avec son cognac.

– Parfait. Il faudra écrire à Arte pour les remercier de nous avoir offert une si bonne soirée misère.

– Tu sais, a dit Jean-Paul, les SDF, ils sont déjà renseignés sur les SDF. C'est pourquoi l'émission est destinée aux gens qui ont un appartement, une télévision, des amis et de quoi boire et manger. Il n'y a rien de paradoxal.

– Je ne me demandais pas à qui l'émission était destinée, seulement à quoi. Avec la sexualité des SDF, ils pourraient exploser l'audimat d'Arte, s'ils voulaient. Tu n'as jamais pensé à produire ça ? Fais-le, tu me donneras la moitié des bénéfices pour me remercier de l'idée, je te jure que ça ne sera pas rien. Comment ils font, les malheureux ? Ou peut-être que tu n'as pas de désir quand tu n'as pas d'argent, ça simplifierait la vie. Peut-être que le froid empêche toute sécrétion. De toute façon, ils peuvent bien se branler là où ils pissent, ça pue moins.

Extrait de la publication

– On dirait un vieux sale gosse, dis-je, une éternelle tête à claques, mais j'avais souvent des réticences à lui parler, sachant que mes mots risquaient de nourrir sa malveillance sans altérer son point de vue.

– Il y a sûrement aussi des pédés chez les SDF, ils ne passent pas tous la nuit en boîte. Tu ne vas jamais draguer dans les poubelles ?

On aurait pu le gifler, ne plus jamais l'inviter, ne plus voir en lui qu'un caractère odieux, mais il prenait chaque fâcherie comme une victoire, le triomphe d'une raison si élevée que personne n'était capable de la lui disputer. Surtout, on l'aimait bien, quand même, un type sensible, intelligent, avec juste une folie pas trop sympathique. Mon frère. Mille fois il m'avait exaspéré depuis l'enfance, à le mordre quand j'étais gamin, ce qui est aussi un acte d'amour, m'avait-il expliqué. Le conserver parmi nous était également une bonne manière de lui montrer qu'il n'était pas si différent, juste l'un d'entre nous. Il voyait l'homosexualité comme une atteinte personnelle, une manière d'être autre à trop bon compte. Ça lui aurait plu que la norme pour les hommes soit d'aller avec les hommes, il y aurait pris un plus grand plaisir s'il avait été le seul à le trouver avec des femmes.

– Ça t'excite, les épaves de la société ? Il paraît que les pédés n'ont pas de fantasmes interdits.

Il avait vraiment comme une jalousie sexuelle à penser que des flopées de cons acquéraient si facile-

Extrait de la publication

ment le prestige de la minorité. Il n'aurait jamais compris que ce n'était pas forcément si facile.

– Et toi, Dimitri, tu te branles sur les poubelles ?

Carole : – Il y a aussi des femmes SDF, si tels sont tes fantasmes à toi.

Si on se connaissait depuis presque trois ans, Dimitri et moi n'étions vraiment ensemble que depuis quelques mois, il n'avait encore jamais rencontré Hugues. Ignorant tous sa capacité de résistance, par sécurité on volait à son secours préventivement.

– Où est-ce qu'ils habitent, les pédés ? Peuvent-ils seulement avoir une maison à eux, un vrai chez-soi ?

De s'être brouillé avec nos parents, il tirait l'inattendue conclusion que lui seul était en droit de parler de la famille, du rôle exact que chacun devait y tenir. Il était à ses propres yeux l'arbitre des élégances morales et il était impossible de le déloger de là, il habitait cette posture.

– Je comprends d'ailleurs que les pédés défendent les sans-papiers, c'est très moral, ils ont toujours adoré se faire enculer par des Blacks et des Beurs. Cela dit, plus leur situation est instable, aux sans-papiers, plus leur relation avec vous doit être stable, n'insistez quand même pas trop auprès du gouvernement, c'est votre intérêt que les pauvres

Extrait de la publication

Achevé d'imprimer en décembre 1999
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1672
N° d'imprimeur : 99-2691
Dépôt légal : janvier 2000

Imprimé en France

Extrait de la publication

Mathieu Lindon

Chez qui habitons-nous?

Cette édition électronique du livre
Chez qui habitons-nous ? de MATHIEU LINDON
a été réalisée le 2 novembre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en décembre 1999
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867447471 - Numéro d'édition : 00323).
Code Sodis : N46337 - ISBN : 9782818008799
Numéro d'édition : 230831.

Extrait de la publication